

devenu satisfait est le mécontentement absolu. Tu ne te soucies pas de voir les splendeurs du monde entier, car dans l'esprit tu es au delà d'elles, et si elles t'étaient offertes, tu dirais comme toujours : oui, on pourrait peut-être y sacrifier une journée. Il t'est égal de n'être pas devenu millionnaire, et si on te l'offrait tu répondrais sans doute : oui, cela pourrait être intéressant et on pourrait bien y dépenser un mois. Si on pouvait t'offrir l'amour de la plus belle jeune fille, tu répondrais pourtant : oui, pendant six mois ce serait assez agréable. Je ne veux pas ici crier plaintivement que tu es insatiable, comme on le fait souvent, je préfère dire qu'en un sens tu as raison ; car rien de fini, pas même le monde entier ne pourra satisfaire l'âme d'un homme qui sent le grand besoin de l'éternel. Si on pouvait t'offrir la gloire et l'honneur, l'admiration de tes contemporains — et c'est pourtant ton point le plus faible — tu répondrais : oui, pour un peu de temps, ce serait assez bien. Au fond tu n'y aspires pas, et tu ne ferais pas un pas dans ce but. Tu comprendrais que pour que cela ait de l'importance, il faudrait que tu aies vraiment des dons supérieurs, que ce soit la vérité ; même dans ce cas le plus haut degré d'intelligence serait, dans ton esprit, quelque chose d'éphémère. C'est pourquoi ta polémique prend un accent encore supérieur lorsque, à cause de ton amertume contre toute la vie, tu pourrais souhaiter être l'homme le plus sot et, pourtant, être admiré et adoré de tes contemporains comme l'homme le plus sage, ce qui serait bien à l'adresse de toute l'existence une raillerie beaucoup plus profonde que si l'homme véritablement le plus habile était honoré comme tel. C'est pourquoi tu n'aspires à rien, tu ne souhaites rien ; car la seule chose que tu pourrais souhaiter, serait une baguette divinatoire qui puisse tout te donner, et tu t'en servais alors pour débarrasser ta pipe. Tu en as donc terminé avec la vie, « et tu n'as pas besoin de faire de testament, car tu ne laisses rien ». Mais il est impossible de te maintenir sur ce sommet, car ton esprit t'a privé de tout sans rien te donner en échange. L'instant d'après, une habiote te captive. Tu la regardes, il est vrai, avec l'air superbe et la fierté que te donne ton esprit présomptueux, tu la dédaignes comme un jouet misérable dont tu t'es presque lassé déjà avant de le prendre en main ; mais cela t'occupe cependant, et même si ce n'est pas la chose elle-même qui t'occupe — et ce n'est jamais le cas — alors c'est le fait de t'abaisser à elle qui t'occupe. Aussitôt que tu te lies avec des gens, ton caractère devient à cet égard très perfide, ce qu'on ne peut cependant pas te reprocher du point de vue éthique ; car tu te trouves en dehors des déterminations éthiques. Heureusement tu es très peu compatissant pour les autres, et on ne le sent donc pas. Tu viens souvent chez moi et tu sais que tu es toujours le bienvenu, mais tu sais aussi que l'idée ne me vient jamais de t'inviter à prendre part à quoi que ce soit. Je n'irais même pas au bois avec toi, — oh, tu peux être très gai et amusant, je le sais bien, mais ta présence aurait toujours un caractère faux ; car si quelque chose te fait réellement plaisir, on peut toujours être sûr que ce ne serait pas la même chose qui ferait plaisir à nous autres, ni l'excursion elle-même, mais quelque

chose que tu as *in mente*, et si tu ne trouves pas de plaisir, ce n'est pas parce qu'il arrive des ennuis qui te mettent de mauvaise humeur, ce qui peut arriver à nous autres aussi, mais parce qu'à l'instant même où tu montes en voiture, tu as deviné l'inanité de ce plaisir. Je te le pardonne volontiers, car ton âme est toujours trop émue, et — c'est un mot vrai, dont tu te sers souvent à ton propre sujet, — tu es comme une femme en couches, et lorsqu'on est dans de telles circonstances, il n'est pas étonnant qu'on soit un peu différent des autres.

Toutefois, l'esprit ne permet pas qu'on blasphème contre lui, il se venge de toi, il te lie dans les chaînes de la mélancolie. Mon jeune ami, voilà le chemin à suivre pour devenir un Néron, à moins qu'il n'y ait dans ton âme un sérieux originel, une profondeur innée dans ton esprit, une générosité dans ton âme — et à condition que tu sois empereur à Rome. Mais tu prends un autre chemin. A ce moment se révèle à toi une conception de la vie qui semble être la seule qui puisse te donner satisfaction, — c'est-à-dire qui puisse plonger ton âme dans la mélancolie et dans le chagrin. Ton esprit, pourtant, est trop sain pour que cette conception de la vie puisse faire ses preuves ; car l'existence, pour ce chagrin esthétique, est aussi éphémère que pour n'importe quelle autre conception esthétique de la vie ; lorsqu'un homme ne peut pas s'affliger plus profondément, on peut prétendre que le chagrin périt aussi bien que le plaisir, car tout ce qui n'est pas fini doit périr. Et si beaucoup trouvent une consolation dans la disparition du chagrin, à moi cette idée paraît aussi désolante que l'idée de la disparition du plaisir. Ton esprit anéantit donc à son tour cette conception de la vie, et lorsqu'on a anéanti le chagrin, c'est bien le plaisir qu'on conserve ; en échange du chagrin, tu choisis un plaisir qui est l'enfant substitué du chagrin. Enfin, tu as choisi ce plaisir, ce ricanement du désespoir. A nouveau tu retournes à la vie ; l'existence, sous ce jour, prend un nouvel intérêt pour toi. De même que tu trouves grand plaisir en parlant avec des enfants de manière à être parfaitement compris d'eux, bien que pour toi cela signifie tout autre chose, ainsi tu trouves du plaisir à tromper les gens par ton rire. Tu triomphe du monde lorsque tu peux faire rire les gens, leur faire pousser des cris d'allégresse et trouver plaisir en ta compagnie, — alors tu dis à toi-même : oh, si vous saviez de quoi vous riez !

Pourtant, l'esprit ne permet pas qu'on blasphème (103) contre lui et les ténèbres de la mélancolie se condensent autour de toi et l'éclair d'une facétie idiote te le montre à toi-même encore plus fortement et plus terriblement. Et il n'y a rien qui te divertisse, les plaisirs du monde entier n'ont aucune importance pour toi, et bien que tu envies aux simples d'esprit leur plaisir absurde de la vie, tu ne le recherches pas. Le désir ne te tente pas. Et si triste que soit ton état, c'est en vérité un grand bonheur. Je n'ai pas l'intention de louer en toi la fierté qui dédaigne le désir, mais bien la grâce qui retient ton esprit ; car si le désir te tentait, alors tu serais perdu. Mais le fait qu'il ne te tente pas te montre le chemin à suivre — le chemin en avant et non pas en arrière. Là se trouve un autre faux chemin, non moins terrible, mais là à nouveau j'ai